

celui qui garde saint Paul se jette aussitôt à ses pieds : *Procidit ad pedes*¹, et se soumet à son Évangile. Que ferai-je, dit-il, pour être sauvé? *Quid me oportet facere, ut salvus fiam*²? Il lave premièrement les plaies de l'apôtre : l'apôtre après lavera les siennes par la grâce du saint baptême; et ce bienheureux géolier se prépare à cette eau céleste, en essuyant le sang de l'apôtre, qui lui inspire l'amour de la croix et l'esprit du christianisme.

Vous voyez déjà, chrétiens, ce que peut la croix de Jésus, imprimée sur le corps de Paul; mais renouvelez vos attentions pour voir la suite de cette aventure, qui vous le montrera d'une manière bien plus admirable. Que fera le divin apôtre, sortant des prisons de Philippes? Qu'il vous le dise de sa propre bouche, dans une lettre qu'il a écrite aux habitants de Thessalonique : « Vous savez, leur dit-il, mes frères, quelle a été notre entrée chez vous, et qu'elle n'a pas été inutile : » *Quia non inanis fuit*³. Pour quelle raison, chrétiens, son abord à Thessalonique n'a-t-il pas été inutile? Vous serez surpris de l'apprendre : « C'est, dit-il, qu'ayant été tourmentés et traités indignement à Philippes, cela nous a donné l'assurance de vous annoncer l'Évangile : » *Sed ante passi, et contumeliis affecti, sicut scitis, in Philippis, fiduciam habuimus in Deo nostro, loqui ad vos Evangelium Dei*⁴.

Quand je considère, messieurs, ces paroles du divin apôtre, j'avoue que je ne suis plus à moi-même, et je ne puis assez admirer l'esprit céleste qui le possédait. Car quel est le victorieux, dont le cœur puisse être autant excité par l'image glorieuse et tranquille de la victoire tout nouvellement remportée, que le grand Paul est encouragé par le souvenir des souffrances dont il porte encore les marques, dont il sent encore les vives atteintes? Son entrée sera fructueuse, parce qu'elle est précédée par de grands tourments; il prêchera avec confiance, parce qu'il a beaucoup enduré; et si nous savons pénétrer tout le sens de cette parole, nous devons croire que le grand apôtre, sortant des prisons de Philippes, exhortait par cette pensée les compagnons de son ministère : Allons, mes frères, à Thessalonique; notre entrée n'y sera pas inutile, puisque nous avons déjà tant souffert; nous avons assez répandu de sang, pour oser entreprendre quelque grand dessein. Allons donc en cette ville célèbre; faisons-y profiter ce sang répandu; portons-y la

¹ Act. XVI, 29.

² Ib. 30.

³ 1. Thess. II, 1.

⁴ Ibid. 2.

croix de Jésus, récemment imprimé sur nous par nos plaies encore toutes fraîches; et que ces nouvelles blessures donnent au Sauveur de nouveaux disciples. Il y vole dans cette espérance, et son attente n'est pas frustrée.

Mais pourquoi m'arrêter, messieurs, à vous raconter le fruit qu'il a fait dans la ville de Thessalonique? Il en est de même de toutes les autres qu'il éclaire par sa doctrine, et qu'il attire par ses souffrances. Il court ainsi par toute la terre, portant partout la croix de Jésus; toujours menacé, toujours poursuivi avec une fureur implacable; sans repos durant trente années, il passe d'un travail à un autre, et trouve partout de nouveaux périls; des naufrages dans ses voyages de mer, des embûches dans ceux de terre; de la haine parmi les Gentils, de la rage parmi les Juifs; des calomnieux dans tous les tribunaux, des supplices dans toutes les villes; dans l'Église même et dans sa maison, des faux frères qui le trahissent : tantôt lapidé et laissé pour mort, tantôt battu outrageusement et presque déchiré par le peuple; il meurt tous les jours pour le Fils de Dieu, *Quotidie morior*¹, et il marque l'ordre de ses voyages par les traces du sang qu'il répand, et par les peuples qu'il convertit; car il joint toujours l'un et l'autre : si bien que nous lui pouvons appliquer ces beaux mots de Tertullien : « Ses blessures font ses conquêtes; il ne reçoit pas plutôt une plaie, qu'il la couvre par une couronne; aussitôt qu'il verse du sang, il acquiert de nouvelles palmes; il remporte plus de victoires qu'il ne souffre de violence : » *Corona premit vulnera, palma sanguinem obscurat, plus victoriarum est quam injuriarum*².

C'est pourquoi le sauveur Jésus voulant encore abattre à ses pieds l'impérieuse majesté de Rome, il y conduit enfin le divin apôtre, comme le plus illustre de ses capitaines. Mais, mes frères, il faut plus de sang pour fonder cette illustre Église, qui doit être la mère des autres : saint Paul y donnera tout le sien; aussi y trouvera-t-il un persécuteur qui ne le sait pas répandre à demi, je veux dire le cruel Néron, qui ajoutera le comble à ses crimes, en faisant mourir cet apôtre.

Vous raconterai-je, messieurs, combien son sang se multipliera, quelle suite de chrétiens sa fécondité fera naître, combien il animera de martyrs, et avec quelle force il affermira cet empire spirituel, qui se doit établir à Rome, plus illustre que celui des Césars? Mais quand est-ce que j'achèverai, si j'entreprends de vous rapporter toutes les grandeurs de l'apôtre? J'en ai dit

¹ 1. Cor. XV, 31

² Scorp. n° 6.

assez, chrétiens, pour nous inspirer l'amour de la croix, si notre extrême délicatesse ne nous la rendait odieuse. O croix! qui donnez la victoire à Paul, et dont la faiblesse le rend tout-puissant, notre siècle délicieux ne peut souffrir votre dureté? Personne ne veut dire avec l'apôtre : « Je ne me plais que dans mes souffrances, et je ne suis fort que dans mes faiblesses. » Nous voulons être puissants dans le monde, c'est pourquoi nous sommes faibles selon Jésus-Christ; et l'amour de la croix de Jésus étant éteint parmi les fidèles, toute la force chrétienne s'est évanouie. Mais, mes frères, je ne puis vous dire ce que je pense sur ce beau sujet. Le grand Paul me rappelle encore : après avoir vu les faiblesses que la croix lui a fait sentir, il faut achever ce discours, en considérant les infirmités que la charité lui inspire dans le gouvernement ecclésiastique.

TROISIÈME POINT.

Le pourrez-vous croire, messieurs, que l'Église de Jésus-Christ se gouverne par la faiblesse; que l'autorité des pasteurs soit appuyée sur l'infirmité; que le grand apôtre saint Paul, qui commande avec tant d'empire, qui menace si hautement les opiniâtres, qui juge souverainement les pécheurs, enfin qui fait valoir avec tant de force la dignité de son ministère, soit infirme parmi les fidèles, et que ce soit une divine faiblesse qui le rende puissant dans l'Église? Cela vous paraît peut-être incroyable; cependant c'est une doctrine que lui-même nous a enseignée, et qu'il faut vous expliquer en peu de paroles.

Pour cela vous devez entendre que l'empire spirituel, que le Fils de Dieu donne à son Église, n'est pas semblable à celui des rois. Il n'a pas cette majesté terrible; il n'a pas ce faste dédaigneux, ni ce superbe esprit de grandeur dont sont enflés les princes du monde. « Les rois des nations les dominent, dit le Fils de Dieu dans son Évangile; mais il n'en est pas ainsi parmi vous, où le plus grand doit être le moindre, et où le premier est le serviteur. »

Le fondement de cette doctrine, c'est que cet empire divin est fondé sur la charité. Car, mes frères, cette charité peut prendre toutes sortes de formes. C'est elle qui commande dans les pasteurs, c'est elle qui obéit dans les peuples : mais soit qu'elle commande, soit qu'elle obéisse, elle retient toujours ses qualités propres, elle demeure toujours charité, toujours douce, toujours patiente, toujours tendre et compatissante, jamais fière ni ambitieuse.

Le gouvernement ecclésiastique, qui est ap-

puyé sur la charité, n'a donc rien d'altier ni de violent : son commandement est modeste, son autorité est douce et paisible. Ce n'est pas une domination qu'elle exerce : *Dominantur, vos autem non sic*; c'est un ministère dont elle s'acquitte, c'est une économie qu'elle ménage par la sage dispensation de la charité fraternelle.

Mais cette charité ecclésiastique, qui conduit le peuple de Dieu, passe encore beaucoup plus loin. Au lieu de s'élever orgueilleusement pour faire valoir son autorité, elle croit que pour gouverner il faut qu'elle s'abaisse, qu'elle s'affaiblisse, qu'elle se rende infirme elle-même, afin de porter les infirmes. Car Jésus-Christ, son original, en venant régner sur les hommes a voulu prendre leurs infirmités : ainsi les apôtres, ainsi les pasteurs doivent se revêtir des faiblesses des troupeaux commis à leur vigilance; afin que de même que le Fils de Dieu est un pontife compatissant, qui ressent nos infirmités, ainsi les pasteurs du peuple fidèle sentent les faiblesses de leurs frères, et portent leurs infirmités en les partageant. C'est pourquoi le divin apôtre, plein de cet esprit ecclésiastique, croit établir son autorité en se faisant infirme aux infirmes, et se rendant serviteur de tous¹.

Mais voulez-vous voir, chrétiens, dans un exemple particulier, jusqu'à quel point cet homme admirable ressent les infirmités de ses frères; représentez-vous ses fatigues, ses voyages, ses inquiétudes, ses peines pour résister à tant d'ennemis, ses soins pour enseigner tant de peuples, ses veilles pour gouverner tant d'Églises; cependant, accablé de tous ces travaux, il s'impose encore lui-même la nécessité de gagner sa vie à la sueur de son corps, *operantes manibus nostris*².

Que l'ancienne Rome ne me vante plus ses dictateurs pris à la charrue, qui ne quittaient leur commandement que pour retourner à leur labourage : je vois quelque chose de plus merveilleux en la personne de mon grand apôtre, qui même au milieu de ses fonctions, non moins augustes que laborieuses, renonce volontairement aux droits de sa charge; et refusant de tous les fidèles la paye honorable qui était si bien due à son ministère, ne veut tirer que de ses propres mains ce qui est nécessaire pour sa subsistance.

Cela, mes frères, venait d'un esprit infiniment au-dessus du monde; mais vous l'admirez beaucoup davantage, si vous pénétrez le motif de cette action glorieuse. Écoutez donc ces belles paroles de l'admirable saint Augustin, par lesquelles il entre si bien dans les sentiments du

¹ 1. Cor. IX, 22.

² Ibid. IV, 12.

¹ Luc. XXII, 25, 26.

grand Paul : *Infirmorum periculis, ne falsis suspicionibus agitati odissent quasi venale Evangelium, tanquam paternis maternisque visceribus tremefactus hoc fecit*¹. Qui vous oblige, ô divin apôtre, à travailler ainsi de vos mains? « C'est à cause, dit saint Augustin, qu'ayant une tendresse plus que maternelle pour les peuples qui lui sont commis, il tremble pour les périls des infirmes qui, agités par de faux soupçons, pourraient peut-être haïr l'Évangile, en s'imaginant que l'apôtre le prêchait pour son intérêt. » Quelle charité de saint Paul! Ce qu'il craint, ce n'est qu'un soupçon, et un soupçon mal fondé, et un soupçon qu'il eût démenti par toute la suite de sa vie céleste, si épurée des sentiments de la terre : toutefois ce soupçon fait trembler l'apôtre, il déchire ses entrailles plus que maternelles; ce grand homme, pour éviter ce soupçon, veut bien veiller nuit et jour, et ajouter le travail des mains à toutes ses autres fatigues!

Qui pourrait donc assez expliquer combien vivement il sentait toutes les infirmités des fidèles? Celui qui tremblait pour un seul soupçon, et qu'une ombre de mal épouvantait, en quel état était-il, mes frères, quelle était son inquiétude, quand il voyait des maux véritables, des scandales parmi les fidèles, des péchés publics ou particuliers? Que ne puis-je entrer dans ce cœur tout ardent des flammes de la charité fraternelle, pour y voir de quel sentiment le grand Paul disait ces beaux mots : « Qui est infirme parmi les fidèles, sans que je sois infirme avec lui? et qui peut les scandaliser, sans que je sois moi-même brûlé de douleur? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror*².

Arrêtons ici, chrétiens, et que la méditation d'un si grand exemple fasse le fruit de tout ce discours. Car quelle âme de fer et de bronze ne se sentirait attendrie par les saintes infirmités que la charité inspire à l'apôtre? Voyait-il un membre affligé, il ressentait toute sa douleur. Voyait-il des simples et des ignorants, il descendait du troisième ciel pour leur donner un lait maternel, et bégayer avec ces enfants. Voyait-il des pécheurs touchés, le saint apôtre pleurait avec eux pour participer à leur pénitence : en voyait-il d'endurcis, il pleurait encore leur aveuglement. Partout où l'on frappait un fidèle, il se sentait aussitôt frappé; et la douleur passant jusqu'à lui par la sainte correspondance de la charité fraternelle, il s'écriait aussitôt, comme blessé et ensanglanté : *Quis infirmatur, et ego non*

¹ De opere Monach. n° 13, t. I, col. 485.

² II. Cor. xi, 29.

infirmor? « Qui est infirme, sans que je le sois? « Je suis brûlé intérieurement, quand quelqu'un est scandalisé. » Si bien qu'en considérant ce saint homme répandant ses lumières par toute l'Église, recevant de tous côtés des atteintes de tous les membres affligés, je me le représente souvent comme le cœur de ce corps mystique : et de même que tous les membres, comme ils tirent du cœur toute leur vertu, lui font aussi promptement sentir, par une secrète communication, tous les maux dont ils sont atteints, comme s'ils voulaient l'avertir de l'assistance dont ils ont besoin; ainsi tous les maux qui sont dans l'Église se réfléchissent sur le saint apôtre, pour solliciter sa charité attendrie d'aller au secours des infirmes : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?*

Mais je passe encore plus loin, et j'apprends de saint Chrysostôme, qu'il n'est pas seulement le cœur de l'Église, « mais qu'il s'afflige pour tous les membres, comme si lui seul était toute l'Église : » *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur*¹. Que ne me reste-t-il assez de loisir pour entrer au fond de cette pensée, et pour vous montrer, chrétiens, cette étendue de la charité, qui ne permet pas à saint Paul de se resserrer en lui-même, qui le répand dans toute l'Église, qui le mêle avec tous les membres, qui fait qu'il vit et qu'il souffre en eux : *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur*. C'est là, c'est là, si nous l'entendons, le comble des infirmités de l'apôtre.

Grand Paul, permettez-moi de le dire, j'ai médité toute votre vie, j'ai considéré vos infirmités au milieu des persécutions; mais je ne craindrai pas d'assurer qu'elles ne sont pas comparables à celles qui sont attirées sur vous par la charité fraternelle. Dans vos persécutions, vous ne portiez que vos propres faiblesses; ici vous êtes chargé de celles des autres : dans vos persécutions, vous souffriez par vos ennemis; ici vous souffrez par vos frères, dont tous les besoins et tous les périls ne vous laissent pas respirer : dans vos persécutions, votre charité vous fortifiait et vous soutenait contre les attaques; ici c'est votre charité qui vous accable : dans vos persécutions, vous ne pouviez être combattu que d'un seul endroit dans un même temps; ici tout le monde ensemble vient fondre sur vous et vous devez en soutenir le faix.

C'est donc ici l'accomplissement de toutes ces divines faiblesses dont l'apôtre se glorifie, et c'est ici qu'il s'écrie avec plus de joie : *Cum infirmor,*

¹ In Epist. II ad Cor. Hom. xxv, n° 2, t. x, pag 614.

PRÉCIS D'UN PANÉGYRIQUE

DU MÊME APÔTRE.

Son amour pour la vérité, pour les souffrances et pour l'Église.

Charitas Christi urget nos.

La charité de Jésus-Christ nous presse, II. Cor. v. 14.

La charité est une huile qui remplit le cœur, et un feu qui le presse. C'est cet effort de la charité pressante que je veux considérer. *Ave.*

Charitas Christi urget nos : aestimantes hoc, quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt; et pro omnibus mortuus est Christus : ut et qui vivunt, jam non sibi vivunt, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit. « La charité de Jésus-Christ nous presse : « considérant que si un seul est mort pour tous, « donc tous sont morts; et que Jésus-Christ est « mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne « vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui « qui est mort et ressuscité pour eux : » la vue de Jésus-Christ mort doit donc nous inspirer le désir de lui rendre autant de vies qu'il y a de cœurs, en ne vivant plus que pour lui; aussi saint Basile parlant de saint Paul sur ce passage, dit qu'il était insensé d'une folie d'amour : vivant d'une vie d'amour pour celui qui l'avait gagné.

Mais qu'est-ce que vivre pour Jésus-Christ? C'est aimer ce qu'il aimait, et renfermer, par une parfaite conformité, ses affections dans les objets qui lui ont gagné le cœur, détruisant en nous toute autre chose.

Or nous pouvons déterminer trois choses que Jésus a aimées. Il a aimé la vérité; il a aimé sa croix; il a aimé son Église. Il est venu pour prêcher les hommes; c'est pourquoi il a aimé la vérité : il est venu pour racheter les hommes; c'est pourquoi il a aimé sa croix : il est venu pour sanctifier les hommes par l'application de son sang; c'est pourquoi il a aimé son Église.

Paul a vécu pour Jésus, et aimé ce que Jésus aime. Il a aimé la vérité, et il en a fait tout son emploi; il a aimé la croix, et il en a fait toutes ses délices; il a aimé l'Église, et il en a fait l'objet de ses complaisances et l'unique sujet de tous ses travaux.

Jésus a aimé la vérité. Engendré par la connaissance de la vérité, vérité lui-même, principe avec le Père de l'Esprit qui est appelé l'Esprit de vérité, parce qu'il procède de l'amour d'icelle, la charité a pressé Jésus de sortir du sein de son

¹ II. Cor. v, 14, 15.

tunc potens sum : « Je ne suis puissant que dans « ma faiblesse. » Car quelle est la force de Paul, qui se fait infirme volontairement afin de porter les infirmes; qui partage avec eux leurs infirmités, afin de les aider à les soutenir; qui s'abaisse jusqu'à terre par la charité, pour les mettre sur ses épaules et les élever avec lui au ciel; qui se fait esclave d'eux tous, pour les gagner tous à son Maître? N'est-ce pas là gouverner l'Église d'une manière digne d'un apôtre, n'est-ce pas imiter Jésus-Christ lui-même, dont le trouble nous affermit, et dont les infirmités nous guérissent?

Ne voulez-vous pas, chrétiens, imiter un si grand exemple? Que d'infirmes à supporter, que d'ignorants à instruire, que de pauvres à soulager dans l'Église! Mon frère, excitez votre zèle : cet homme qui vous hait depuis tant d'années, c'est un infirme qu'il vous faut guérir. Mais sa haine est invétérée : donc son infirmité est plus dangereuse. Mais il vous a, dites-vous, maltraité souvent par des injures et par des outrages : soutenez son infirmité, tout le mal est tombé sur lui; ayez pitié du mal qu'il s'est fait, et oubliez celui qu'il a voulu vous faire. Courez à ce pécheur endurei, réchauffez et rallumez sa charité éteinte; tendez-lui les bras, ouvrez-lui le cœur, tâchez de gagner votre frère.

Mais jetez encore les yeux sur les nécessités temporelles de tant de pauvres qui crient après vous. Ne semble-t-il pas que la Providence ait voulu les unir ensemble dans cet hôpital merveilleux, afin que leur voix fût plus forte, et qu'ils pussent plus aisément émouvoir vos cœurs? Ne voulez-vous pas les entendre, et vous joindre à tant d'âmes saintes qui, conduites par vos pasteurs, courent au soulagement de ces misérables? Allez à ces infirmes, mes frères, faites-vous infirmes avec eux, sentez en vous-mêmes leurs infirmités, et participez à leur misère. Souffrez premièrement avec eux; et ensuite soulagez-vous avec eux, en répandant abondamment vos aumônes. Portez ces faibles et ces impuissants; et ces faibles et ces impuissants vous porteront après jusqu'au ciel. *Amen.*

Père pour manifester la vérité, pour la rendre sensible et palpable : *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit*¹. Quiconque aime la vérité, la veut publier, et la veut faire régner. « La vérité est une vierge, mais sa pudeur est de n'être pas découverte : » *Nihil veritas erubescit, nisi solummodo abscondi*². Quand on est animé de son amour, on est pressé de la publier : *Charitas Christi urget nos*.

PREMIER POINT.

Paul ayant connu la vérité, il ne va point aux apôtres, qui la savaient, mais il la prêche en Arabie, à Damas, montrant que celui-ci était Jésus. Voyez comme il est pressé de la découvrir : *Inciatatur spiritus ejus in ipso, videns idolatriæ deditam civitatem*³ : « Il se sentait ému au dedans de lui-même, en voyant que cette ville était livrée à l'idolâtrie. » Mais Paul montre la vérité toute nue, sans fard, sans aucun de ces ornements d'une sagesse mondaine : il la prêche avec une éloquence qui tire sa force de sa simplicité toute céleste.

Pour prêcher la vérité avec autorité, il la prêche dans un esprit d'indépendance; et pour cela, il ne veut rien tirer de personne : il impose à ses propres mains la charge de lui fournir tout ce qui lui est nécessaire. Et, en effet, pour prêcher la vérité il faut un cœur de roi, une grandeur d'âme royale : *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus*⁴ : « J'ai été établi roi sur Sion sa montagne sainte, afin d'annoncer ses ordonnances; » et si cette noble fonction ne demande pas qu'on soit roi par l'autorité du commandement, du moins exige-t-elle qu'on soit roi par indépendance. C'est pourquoi saint Paul se rend indépendant de tout; et s'étant mis en état de n'avoir besoin de rien⁵, « il va reprenant tout homme à temps et à contre-temps, » *corripientes omnem hominem. . . . opportune, importune*⁶. Il s'était mis en état de ne se réjouir du bien qu'on lui faisait, que pour l'amour de ceux qui le faisaient⁷.

SECOND POINT.

Jésus a aimé la croix, et a toujours témoigné une grande avidité pour les souffrances. Paul aimait la croix pour se conformer à Jésus, et pour faire régner Jésus. Aussi ce sont ses souffrances qui ouvrent la porte à l'Évangile, dans les différents lieux où il prêche¹. Les moments de souffrance sont des moments précieux. Dans les autres occasions, la bouche seule loue : parmi les souffrances, et tout le corps affligé, et tout le cœur abattu sous la main de Dieu, et tout l'esprit assujéti aux lois de sa volonté se tourment en langues pour célébrer la grandeur de sa souveraineté absolue, et sa miséricorde, et sa justice.

TROISIÈME POINT.

Qui peut dire combien saint Paul a aimé l'Église? Trois choses nous montrent assez à quel haut degré son amour pour l'Église était porté : l'empressement de la charité de l'apôtre pour ses frères, la tendresse de sa charité pour chacun d'eux, l'étendue de sa charité pour tous les membres qui composent l'Église. Ainsi c'est avec grande raison que saint Chrysostôme, frappé du zèle étonnant de l'apôtre, et de son immense charité, dit que Paul, par sa grande sensibilité sur les intérêts de l'Église, en était non-seulement le cœur, *cor Ecclesiæ* mais qu'il s'affectait aussi vivement sur les biens et les maux de tout le corps, que s'il eût été l'Église entière : *Quasi ipse universa esset orbis Ecclesia*.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT VICTOR,

PRONONCÉ A PARIS, DANS L'ABBAYE DE CE NOM, EN 1657.

Mépris des idoles, conversion de ses propres gardes, effusion de son sang; trois manières dont saint Victor fait triompher Jésus-Christ. Comment nous devons l'imiter.

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

La victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi. I. Joan. v. 4.

Quand je considère, messieurs, tant de sortes de cruautés qu'on a exercées sur les chrétiens, pendant l'espace de quatre cents ans, avec une fureur implacable, je médite souvent en moi-même pour quelle cause il a plu à Dieu, qui pouvait choisir des moyens plus doux, qu'il en ait coûté tant de sang pour établir son Église. En effet, si nous consultons la faiblesse humaine, il est malaisé de comprendre comment il a pu se résoudre à souffrir qu'on lui immolât tant de martyrs, lui qui avait rejeté dans sa nouvelle

¹ I. Thess. II, 1 2.

alliance les sacrifices sanglants; et après avoir épargné le sang des taureaux et des boues, il y a sujet de s'étonner qu'il se soit plu, durant tant de siècles, à voir verser celui des hommes, et encore celui de ses serviteurs, par tant d'étranges supplices. Et toutefois, chrétiens, tel a été le conseil de sa providence; et je ne crains point de vous assurer que c'est un conseil de miséricorde. Dieu ne se plaît pas dans le sang; mais il se plaît dans le spectacle de la patience. Dieu n'aime pas la cruauté, mais il aime une vertu éprouvée; et s'il la fait passer par un examen laborieux, c'est qu'il sait qu'il a le pouvoir de la récompenser selon ses mérites. Si saint Victor avait moins souffert, sa foi n'aurait pas montré toute sa vigueur; et si les tyrans l'avaient épargné, ils lui auraient envié ses couronnes. Dieu nous propose le ciel comme une place qu'il veut qu'on lui enlève et qu'on emporte de force; afin que non contents du salut nous aspirions encore à la gloire, et qu'étant non-seulement échappés des mains de nos ennemis, mais encore ayant surmonté toute leur puissance, nous puissions dire avec l'apôtre : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*.

Pour prendre ces sentiments généreux s'il ne fallait que de grands exemples, j'espérerais quelque effet extraordinaire de celui de l'invincible Victor, dont la constance s'est signalée par un martyre si mémorable : mais comme ces nobles désirs ne naissent pas de nous-mêmes, recourons à celui qui les inspire, et demandons-lui son Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave*.

Comme c'est le dessein du Fils de Dieu de n'avoir dans sa compagnie que des esprits courageux, il ne leur propose aussi que de grands objets et des espérances glorieuses : il ne leur parle que de victoires : partout il ne leur promet que des couronnes, et toujours il les entretient de fortes pensées. Entre tous les fidèles de Jésus-Christ, ceux qui se sont le plus remplis de ces sentiments ce sont les bienheureux martyrs, que nous pouvons appeler les vrais conquérants et les vrais triomphateurs de l'Église. Encore que leurs victoires aient des circonstances sans nombre qui en relèvent l'éclat, néanmoins la gloire qu'ils se sont acquise dépend principalement de trois choses, dont la première est la cause de leur martyre, la seconde le fruit, la troisième la perfection. La cause de leur martyre, c'a été le mépris des idoles. Le fruit de leurs souffrances et de leur martyre, c'a été la conversion des peuples; et enfin ce qui en a fait la perfection, c'est qu'ils ne se sont pas épargnés eux-mêmes, et qu'ils ont signalé leur fidélité par l'effusion de leur sang. Voilà ce que j'appelle

la perfection, suivant cette parole de l'Évangile : « Il n'y a point de charité plus grande, que de donner sa vie pour ceux qu'on aime : » *Majorem charitatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis*¹.

C'est, ce me semble, de ces trois chefs que se doit tirer principalement la gloire des saints martyrs, et c'est aussi sur ce fondement que je prétends appuyer, messieurs, celle de l'invincible Victor, patron de cette célèbre abbaye. Il fut produit devant les idoles par l'ordre des juges romains, afin qu'il leur offrit de l'encens; et non content de le refuser avec une fermeté inébranlable, d'un coup de pied qu'il leur donne il les renverse par terre. C'est pour cette cause qu'il a enduré de si cruels supplices. Mais c'est peu pour le Dieu vivant, qu'on ait fait tomber à ses pieds des idoles muettes et inanimées; c'est une trop faible victoire : ce qui le touche le plus, c'est que les hommes, ses vives images, sur lesquels il a empreint les traits de sa face, adorent ces images mortes, par lesquelles une ignorance grossière a entrepris de figurer sa divinité. Victor généreux, Victor après avoir détruit ces vains simulacres, travaille à lui gagner les hommes, ses vivantes images : Victor s'y applique de toute sa force; et j'apprends de l'historien de sa vie, que pendant qu'il a été prisonnier il a heureusement converti ses gardes, il a fidèlement confirmé ses frères. Peut-il mieux servir Dieu et avec plus de fruit, que de travailler si utilement à retenir ses troupes dans la discipline, et même à les fortifier de nouveaux soldats, pendant que la puissance ennemie tâche de les dissiper par la crainte? C'est le fruit de cet illustre martyre; mais ce qui en a fait la perfection, c'est que l'invincible Victor, non content d'avoir si bien conduit au combat la milice du Fils de Dieu, a encore payé de sa personne, en mourant pour l'amour de lui dans des tourments sans exemple, et lui a sacrifié sa vie. C'est ainsi qu'il a surmonté le monde; et ce qu'il prétend par cette victoire c'est de faire triompher Jésus-Christ.

En effet vous triomphez, ô Jésus! et Victor fait éclater aujourd'hui votre souveraine puissance sur les fausses divinités, sur vos élus, sur lui-même : sur les fausses divinités, en les détruisant devant vous; sur ceux que vous avez choisis, en les affermissant dans votre service; et enfin sur lui-même, en s'immolant tout entier à votre gloire. C'est ce qu'a fait le grand saint Victor, c'est ce qui doit aujourd'hui vous servir d'exemple; et Dieu veuille que je vous propose avec tant de force les victoires de ce saint martyr, que

¹ Joan. xv, 13.

¹ Joan. I, 18.

² Tertull. adv. Valentin. n° 3.

³ Act. XVII, 16.

⁴ Ps. II, 6.

⁵ Coloss. I, 25.

⁶ II. Tim. IV, 2.

⁷ Phém. 7.